

—Je me nomme Jacques Savaron. Je suis banquier rue Laffite. Quand vous aurez à me parler, vous viendrez le matin, vous demanderez M. Henri ; c'est mon valet de chambre. Il aura des ordres pour vous introduire auprès de moi.

La veuve Picard s'inclina, tandis que le banquier glissait dans sa main cinq louis, en disant :

—Voici des arrhes. Et maintenant, vous pouvez monter cette lettre. Vous direz qu'elle vient d'être apportée par un commissionnaire.

Jacques Savaron ayant ainsi donné ses ordres, s'éloigna à grands pas.

Sa lettre tomba comme la foudre dans la maison de Martial Vaubert. Delphine attendait la visite de son ami, qui la veille, en la quittant, avait dit qu'il reviendrait le lendemain. Tout d'abord elle ne s'expliqua pas d'une manière trop inquiétante le rapport qu'il pouvait y avoir entre l'amour du fils et la lettre de père. Elle savait que l'argent prêté à son père par Karl était à l'insu de M. Jacques Savaron. Elle crut que ce dernier, après avoir blâmé son fils, écrivait pour faire connaître sa volonté ; mais qu'il n'y avait rien là qui menaçait leur amour. Elle pensait, au contraire, que Karl ferait savoir à son père qu'il était amoureux d'elle, et que le banquier serait désolé d'avoir usé d'un procédé aussi brutal qu'injuste.

Le sentiment de Martial Vaubert se rapprocha davantage de la vérité. Tout entier à ses études, il ne connaissait rien de l'idylle dont sa maison était le théâtre. Il ne savait pas à quel mobile Karl Savaron avait obéi en lui venant en aide, mais il comprit, par le désaveu que le banquier infligeait à son fils, qu'il devait renoncer à continuer l'entreprise commencée.

—Ainsi, disait-il, tenant dans ses mains tremblantes cette fatale lettre, j'aurai touché du doigt le succès, et c'est lorsque je vais l'atteindre qu'on brise l'instrument qui devait me le donner !

Et des larmes roulaient de ses yeux sur ses joues ridées. Sa fille le rassura, le consola, releva son courage. Elle était forte de son amour ; elle le disait quels que fussent les desseins de Jacques Savaron, elle disposait de Karl. Elle s'attendait à le voir venir le même jour. Elle lui raconterait ce qui venait de se passer, et ensemble ils arrêteraient un plan afin que Martial Vaubert pût continuer à s'occuper en repos de ses inventions, qui ne devaient pas être bien coûteuses après tout, vu la lenteur avec laquelle ses travaux étaient condamnés à marcher.

—Vous avez tort de vous armer, mon père, dit-elle au pauvre vieux qui se lamentait, M. Jacques Savaron refuse de vous aider de son argent. Eh bien, M. Karl vous aidera, lui. Je réponds de sa bonne volonté. Allez le voir. . . .

Elle envoyait son père auprès de Karl, n'osant avouer qu'elle l'attendait.

—Tu as raison, ma fille, répondit Martial Vaubert, à qui ces paroles ouvraient une espérance nouvelle. J'y cours. Je saurai dans quelques instants à quoi m'en tenir.

Delphine attendit impatiemment son retour, non qu'elle pût douter de Karl, mais parce qu'elle avait hâte de connaître la cause des obstacles imprévus dont la lettre révélait l'existence. Son attente dura une heure environ. Enfin, de la croisée, elle vit au bout de la rue apparaître son père.

A la façon dont il marchait, à la tristesse profonde de sa physionomie, elle devina qu'il apportait de tristes nouvelles. Effrayée, elle se demanda quel allait être son sort. Elle s'avança jusque sur le palier de l'escalier, au-devant de Martial Vaubert, qui montait lentement, comme écrasé sous le poids de son chagrin.

—Eh bien, mon père, demanda-t-elle, avez-vous vu M. Karl Savaron ?

—Je ne l'ai pas vu.

—Et son père ?

—Son père non plus.

—Mais ne vous a-ton pas dit de retourner ?

—Le caissier n'a pu me fournir aucun renseignement, et, tout aimable, il y a huit jours à peine, il m'a traité presque durement.

Delphine devenait très pâle.

—Mais comment n'avez-vous pas insisté pour parler à M. Karl ?

—M. Karl ! s'écria le professeur, mais puisque je te dis qu'il est parti. . . .

—Parti !

—Voilà. . . j'ai su par le suisse de l'hôtel que le père était en course depuis le matin.